

La ferme arriérée

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 38, numéro 2 (224), avril 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32399ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Issenhuth, J.-P. (1996). Compte rendu de [La ferme arriérée]. *Liberté*, 38(2), 74–77.

LIRE EN TRADUCTION

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

LA FERME ARRIÉRÉE

Aldo Leopold, Almanach d'un comté des sables, traduit de l'anglais par Anna Gibson, avec une préface de J. M. G. Le Clézio, Paris, Aubier, 1995, 289 pages.

Les lacs Huron et Supérieur ressemblent à un foie de lapin étalé, entre les lobes duquel le lac Michigan serait une vésicule biliaire extrêmement enflée. À gauche de la vésicule : le Wisconsin, où j'ignorais qu'il existait des « comtés des sables ». Une carte de l'État m'a fait localiser ces comtés vers le centre-sud, dans un polygone irrégulier dont les sommets pourraient être La Crosse, Platteville, Belleville, Juneau, Fond du Lac et Eau Claire. Jolliet et Marquette ont foulé la région en juin 1673. L'organiste et le jésuite (quel équipage !) arrivaient de la baie des Puants par le déversoir du lac Winnebago. Par un portage de 2700 pas, ils furent à la ligne de partage des eaux, devant l'inconnu. Ils avaient peur, mais se lancèrent sur la rivière Wisconsin le même jour. Au sud de leur saut dans l'inconnu : le comté de Dane, où Aldo Leopold (écologiste américain, 1887-1948) possédait une ferme.

Une terre sablonneuse, pauvre, des dunes, des pins, des chênes à gros glands – j'imagine un paysage plus proche de celui du Mecklembourg ou de la Prusse

orientale que du spectacle de la monoculture extensive, pourtant déjà fortement implantée au Wisconsin à l'époque. C'est apparemment pour cela que Leopold qualifiait sa ferme d'arriérée: économiquement douteuse, donnant plus d'importance à la biodiversité qu'à la rentabilité. En somme, si j'en crois son livre, cette ferme était plus apparentée à un sanctuaire d'animaux et de plantes qu'à une exploitation commerciale, et il pouvait se le permettre, n'étant que fermier du dimanche.

Le Clézio a raison d'écrire que l'*Almanach* « fait le plus grand bien ». Il le fait dès la préface :

(...) nous disposons au moins d'une certitude cristalline : c'est que notre société du toujours-plus-toujours-mieux se comporte à présent en hypocondriaque, tellement obsédée par sa propre santé économique qu'elle en a perdu la capacité de rester saine. Le monde entier est si avide de nouvelles baignoires qu'il a perdu la stabilité nécessaire pour les fabriquer, ou même pour fermer le robinet. Rien ne saurait être plus salutaire à ce stade qu'un peu de mépris pour la pléthore de biens matériels. Un tel déplacement de valeurs peut s'opérer en réévaluant ce qui est artificiel, domestique et confiné à l'aune de ce qui est naturel, sauvage et libre. (p. 15)

Leopold paraît n'avoir signé que deux livres : un manuel de gestion du gibier, en rapport avec son métier, et celui-ci¹, testament posthume, publié en 1949, calendrier de la nature, chronique de la vie des plantes et des animaux, suivie de croquis et de réflexions esthétiques et éthiques. Une merveille, pour au moins trois raisons.

1. Bien avant qu'il ne soit traduit, Robert Melançon a attiré l'attention sur ce livre (voir *Liberté* 178, p. 116-117).

Premièrement, c'était un testament prophétique. Les bases de l'éthique de la Terre s'y trouvaient, bien avant que Michel Serres n'y pense, et avec moins de jolieses et de pirouettes superflues. À peine peut-on, cinquante ans après, trouver dépassés quelques aspects des réflexions de Leopold, par exemple sur l'absence de contenu écologique dans l'éducation, le discours philosophique et religieux (ce n'est plus vrai²), ou quand il vénère la théorie de l'évolution comme un tout auquel on pourrait adhérer sans sourciller (c'est moins plausible aujourd'hui qu'en 1940³). Le reste des propositions tient toujours, à la suite de la grande question épineuse : comment vivre, comment se comporter équitablement dans la « communauté » de la biosphère ?

Deuxièmement, Leopold a taillé du neuf dans un pantalon élimé, antédiluvien, inmettable : la perception du monde. Je ne crois pas facile de trouver un style d'évocation plus vivant, plus inventif, plus intéressant que le sien. Dans la nouvelle école d'observation des choses et des gens, Bruce Chatwin ou Nicolas Bouvier, héritier de Cingria, font parfois penser à lui, mais parfois seulement. Il a ressuscité un genre et prouvé en marchant un principe qu'il affectionnait : l'observation du monde est un apport esthétique à la culture – « fait connu depuis longtemps et oublié depuis peu » (p. 15). L'intelligence, l'émerveillement, la surprise et l'humour sont les ingrédients de cet apport esthétique. Un humour de ce genre :

2. Voir par exemple René Vézina, *Le Goût de la Terre. Rencontres avec des écologistes remarquables*, Montréal, VLB, 1993.

3. Voir Michael Denton, *L'Évolution : une théorie en crise*, Paris, Flammarion, 1992, coll. « Champs ».

On court deux dangers spirituels à ne pas posséder une ferme. Le premier est de croire que la nourriture pousse dans les épiceries. Le second, de penser que la chaleur provient de la chaudière.

Pour écarter le premier danger, il convient de planter un jardin, de préférence assez loin de toute épicerie susceptible de brouiller la démonstration. (p. 23)

Troisièmement, Leopold a fait tenir tous les fondements et les principes du comportement écologique en quelques dizaines de pages. Quelle économie ! Dans ses réflexions ramassées, un chercheur aurait probablement trouvé la matière de dix volumes. Laisser au contraire un bagage à peine plus lourd qu'un parapluie oublié, et où pourtant l'insuffisance est difficile à déceler, voilà quelque chose que j'admire.

Les années m'ont appris sur moi un détail assez sûr : une propension à essayer de rendre une fécondité normale à des petits coins pauvres ou stérilisés. Pour cette propension à garder et à augmenter la vie, à prendre les moyens d'entendre un concert d'oiseaux en décembre ou de voir venir des légumes dans un lopin longtemps inculte, je sacrifierais, sans me forcer, beaucoup de choses jugées bien plus dignes d'intérêt par tout le monde. C'est sans doute pour cela aussi que le livre de Leopold m'a laissé admiratif.